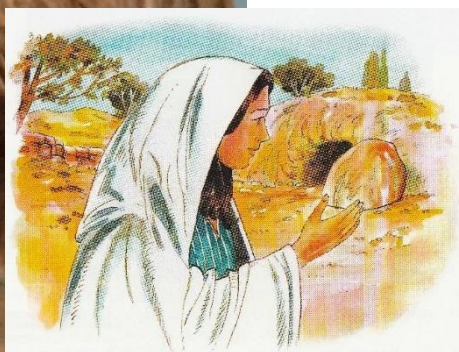


Paroisse de Mons

* N° 110 **B** *

Mars 2024

Notre-Dame de Messines



Évangiles des dimanches de mars,

fête de saint Joseph

et **Semaine sainte**

Commentaires et documents

Secrétariat paroissial de Notre-Dame de Messines

Pamela Kossi Nina

Dans l'église, rue de Bertaimont, Tél. 065/35 14 04 S messines.secretariat@outlook.be

Ouvert du mardi au vendredi, de 8h30 à 11h30 et 15h30 à 18h30 (Samedi, de 8h30 à 10h30)

<https://www.facebook.com/ClocherNDMessines/>

Pour recevoir ou faire envoyer cette Feuille par mail: clocherdemessines@outlook.be

Curé de la Paroisse: André Minet, curé-doyen, rue du Chapitre 3, 7000 Mons

Secrétariat décanal, rue du Chapitre 3. Tél. 065/84.46.94.

Du 3 au 31 mars

5 dimanches commentés - Semaine sainte - quelques fêtes et un saint

Dimanche 3 mars - 3^e dimanche de carême - Jean 2, 13-25

La scène se déroule au temple et nous remarquerons à quel point saint Jean insiste sur cette localisation: le temple, c'est la demeure du Père; elle doit être l'objet de notre zèle. Et le corps de Jésus nous est présenté comme le vrai temple. Il est clair que l'évangéliste ne plante pas un décor anecdotique. Il souligne assurément que sont en cause les modalités de notre rencontre avec Dieu, les chemins de notre union à Dieu. A la lecture de cet évangile, trop facilement,

Comme la Pâque des Juifs approchait, Jésus monta à Jérusalem. Il trouva installés dans le Temple les marchands de bœufs, de brebis et de colombes, et les changeurs. Il fit un fouet avec des cordes, et les chassa tous du Temple ainsi que leurs brebis et leurs bœufs ; il jeta par terre la monnaie des changeurs, renversa leurs comptoirs, et dit aux marchands de colombes : « Enlevez cela d'ici. Ne faites pas de la maison de mon Père un maison de trafic. » Ses disciples se rappelèrent cette parole de l'Écriture : « L'amour de ta maison fera mon tourment ». Les Juifs l'interpellèrent : « Quel signe peux-tu nous donner pour justifier ce que tu fais là ? » Jésus leur répondit : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai ». Les Juifs lui répliquèrent : « Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce Temple, et toi, en trois jours tu le relèverais ! » Mais le Temple dont il parlait, c'était son corps. Aussi, quand il ressuscita d'entre les morts, ses disciples se rappelèrent qu'il avait dit cela, ils crurent aux prophéties de l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite. Pendant qu'il était à Jérusalem pour la fête de Pâque, beaucoup crurent en lui, à la vue des signes qu'il accomplissait. Mais Jésus n'avait pas confiance en eux, parce qu'il les connaissait tous et n'avait besoin d'aucun témoignage sur l'homme : il connaissait par lui-même ce qu'il y a dans l'homme.

notre imagination brode sur le thème des marchands bousculés par Jésus. Comme il est facile de dire alors: les marchands, ce sont les autres. Les autres? Les vendeurs d'objets de piété, à Lourdes par exemple, ou encore ceux qui monnaient quelque service rendu par l'Eglise.



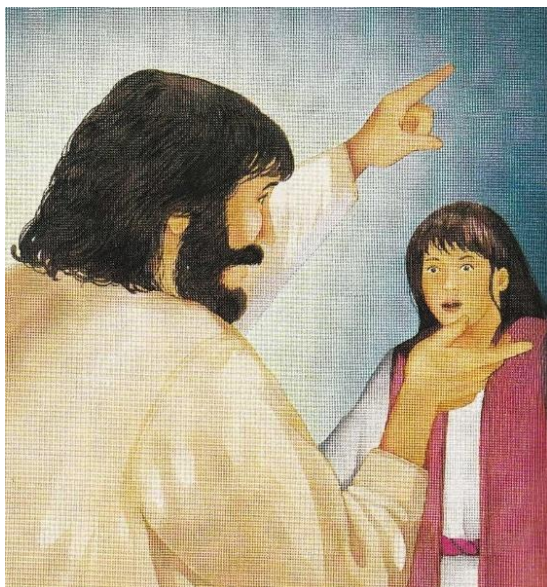
Mais il s'agit bien davantage de notre relation à Dieu qui se passe souvent sur un mode commercial: je te donne, tu me donnes. Nous sommes sans cesse tentés d'acheter Dieu par des actes de piété, par des actes de solidarité, ou même par la prière!

Regarde ce que je fais pour toi, disons-nous à Dieu. Cela mérite bien que tu fasses quelque chose pour moi. N'est-ce pas souvent ainsi que nous pratiquons les dix commandements? C'est librement et gratuitement que Dieu veut se donner à nous. Notre démarche ne peut être qu'une libre démarche d'amour et elle ne nous est possible que dans ce temple qu'est Jésus incarné.

Alain Grzybowski, diacre – *Prier au quotidien*

Dimanche 10 mars - 4^e dimanche de carême - Jean 3, 14-21

Ce passage, certes ardu, de l'Évangile selon saint Jean exprime avec force – à travers une série de phrases exprimant le but – le désir de Dieu pour chacun de nous et pour tout l'univers qu'il a créé: le salut, la vie éternelle ou, en d'autres termes, une vie dense, vraie et **2** pleine; elle peut commencer dès ici-bas et se déploiera en plénitude par-delà la mort.



De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que tout homme qui croit obtienne par lui la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique : ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle. Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé. Celui qui croit en lui échappe au jugement, celui qui ne veut pas croire est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. Et le jugement, le voici : quand la lumière est venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. En effet, tout homme qui fait le mal déteste la lumière : il ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne lui soient reprochées ; mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient reconnues comme des œuvres de Dieu.

«Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique»: ne passons pas trop vite sur ces deux expressions clés lourdes de sens Un don, un cadeau qui procède de l'amour de Dieu à notre égard et qui a pour but notre vie en plénitude, voilà qui ne peut que susciter émerveillement et reconnaissance!

Toutefois, cet amour et ce don n'opèrent pas de façon magique, malgré nous, en dépit de notre liberté. Dieu nous respecte trop pour agir ainsi; il ne peut toucher que ceux qui se tournent vers sa lumière et viennent à elle. Sont évoqués deux signes de notre consentement: d'abord accueillir ce don dans la foi-confiance que s'ouvrira pour nous, grâce à Lui, le chemin de la vie: l'expression «tout être humain qui croit en Lui» revient deux fois comme un point d'insistance; d'autre part, y ajuster notre comportement et notre agir, ou «faire la vérité».

À l'opposé de cette attitude d'ouverture, il y a ceux qui, n'ayant pas encore saisi la portée d'un tel amour, s'y ferment, préférant (aimant plus) les ténèbres. Vivre en carême, ce pourrait être cela: à la fois s'émerveiller de l'amour de Dieu pour nous y ouvrir et y répondre, y correspondre!

Sœur Brigitte Rigo, dominicaine et bibliste

Dimanche 17 mars - 5^e dimanche de carême - Jean 12, 20-33

Parmi les Grecs qui étaient montés à Jérusalem pour adorer Dieu durant la Pâque, quelques-uns abordèrent Philippe, qui était de Bethsaïde en Galilée.

Ils lui firent cette demande: « Nous voudrions voir Jésus. »

Philippe va le dire à André; et tous deux vont le dire à Jésus.

Alors, Jésus leur déclare: « L'heure est venue pour le Fils de l'homme d'être glorifié. Amèn, amen, je vous le dis: si le grain de blé tombé en terre ne meurt pas, il reste seul; mais s'il meurt, il donne beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perd; celui qui s'en détache en ce monde la garde pour la vie éternelle. Si quelqu'un veut me servir, qu'il me suive; et là où je suis, là aussi sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera.

Maintenant je suis bouleversé. Que puis-je dire? Dirai-je: Père, délivre-moi de cette heure? — Mais non! C'est pour cela que je suis parvenu à cette heure-ci! Père, glorifie ton nom! »

Alors du ciel vint une voix qui disait:

« Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. »

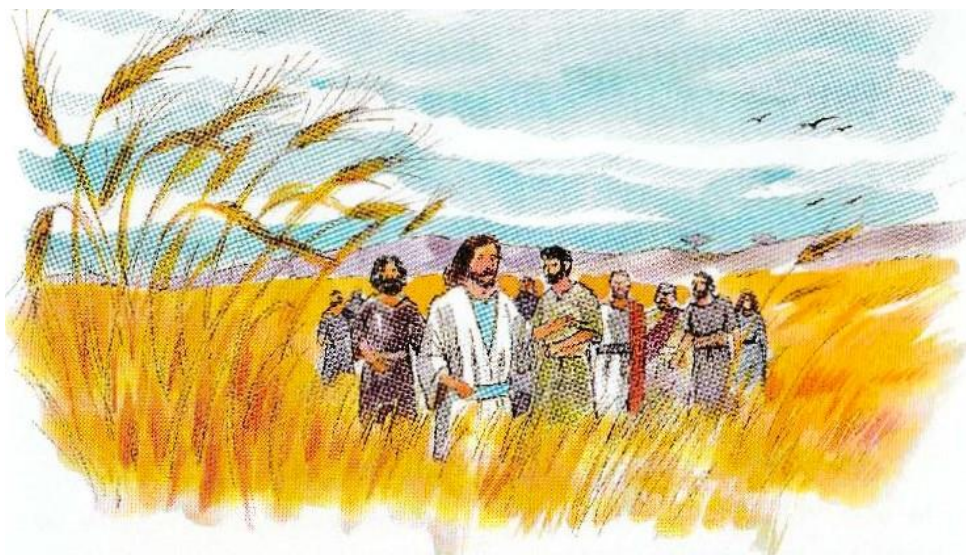
En l'entendant, la foule qui se tenait là disait que c'était un coup de tonnerre; d'autres disaient: « C'est un ange qui lui a parlé. » Mais Jésus leur répondit:

« Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, c'est pour vous. Voici maintenant que ce monde est jugé; voici maintenant que le prince de ce monde va être jeté dehors; et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes. »

Il signifiait par là de quel genre de mort il allait mourir.

«Il signifiait par là de quel genre de mort il allait mourir.» Jésus parle de sa mort, non pour en décrire d'avance tous les détails, mais pour en dire le genre, pour en donner le sens.

La position du crucifié, élevé de terre, les bras ouverts sur le monde, peut effectivement signifier l'attraction à soi de tous les hom-



mes. Mais il ne suffit pas d'être crucifié pour attirer et la croix reste objet de répulsion plus que d'attraction.

C'est la façon de mourir de Jésus qui donne sens à sa mort. Jésus meurt d'un certain genre de mort. Jésus sait qu'il ne meurt pas par hasard, ni par accident, mais parce que

des hommes ont décidé sa mort et parce qu'il y a consenti par respect de leur liberté. Jésus sait pourquoi il va mourir: «C'est pour cela que je suis parvenu à cette heure». Jésus l'accepte et lui trouve sens.

Le sens de sa mort: «Jeter dehors le principe de ce monde et vaincre le mal par l'amour jusqu'au bout. «Attirer tous les hommes» vers la vérité et la vie. «Garder sa vie pour la vie éternelle.» «Donner beaucoup de fruit.» «Être glorifié».

Jésus alors peut se comparer au grain de blé. Il tombe en terre, il meurt et il porte du fruit, élevé de terre. Il meurt et il donne la vie.

Jésus ne sait que dire à son Père, il essaie une prière et y renonce aussitôt. Le texte de Jean rappelle les récits de l'agonie à Gethsémani, mais aujourd'hui il y a une voix qui se fait entendre, comme un coup de tonnerre. Dans le jardin, ce sera le silence total.

Xavier de Chalendar – *Prier au quotidien* - Mars 94

Mardi 19 mars - **Saint Joseph**, époux de la Vierge Marie



(...) Joseph prend chez lui Marie. Il reconnaît le souffle de Dieu à l'œuvre dans le corps de sa femme. Comme elle, il est l'humble serviteur du Seigneur qui se conforme en tout à la parole de Dieu. Ses nombreux «oui» s'ajoutent au grand *fiat* de Marie. Son silence épouse le sien, fidèles qu'ils sont tous les deux à une mission qui les dépasse.

Joseph accueille la virginité de Marie, même si pour les Juifs la fécondité est primordiale. (...)

Joseph a été choisi par Dieu pour donner un nom à l'enfant et, comme tout bon père, pour veiller à ce qu'il grandisse normalement. Les évangiles nous montrent brièvement Joseph à l'œuvre: la naissance à Bethléem, la visite des Rois Mages, la fuite en Egypte, la présentation au Temple, la vie à Nazareth, petit bourg d'environ 150 habitants.

L'état civil de Jésus est clair, il est «le fils de Joseph» (Lc 4, 22). Matthieu précise: «N'est-il pas le fils du charpentier? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie»(Mt 13, 55). Être charpen-



coffres des ménages, la construction des toits. Joseph a certainement transmis son métier à son fils, selon les coutumes de l'époque.

Joseph est l'homme responsable qui prend soin de Marie et de Jésus. Il est plein de tendresse pour les siens. Il veille sur eux, les assiste dans tous leurs besoins, s'affaire aux tâches quotidiennes, jubile dans son cœur lorsque Jésus l'appelle *abba*, papa. Il angoissé comme bien des parents lorsqu'il cherche son fils de douze ans à Jérusalem. Il ne comprend pas encore que Jésus doit être au service d'un autre *Abba*, qu'il doit révéler son mystère de salut ici-bas.

Son Joseph est un saint dont n parle peu et dont le rôle est pourtant primordial dans le Mystère de l'Incarnation. Lorsqu'on découvre à la lumière de la psychologie moderne le rôle du père dans le développement de la personnalité de l'enfant, on demeure perplexe devant la grandeur de la mission de celui qui remplit ce ministère en faveur du Fils de Dieu venu dans la chair.

Joseph est l'homme du travail bien fait. Ses gestes de charpentier révèlent une vie intérieure intense. Action et contemplation s'unifient dans sa vie vouée au service des autres. Il montre à son fils la noblesse du travail manuel et la primauté de l'amour en toutes choses. Lorsqu'il mourra, Jésus pourra continuer le métier de son père et ainsi prendre soin de sa mère.

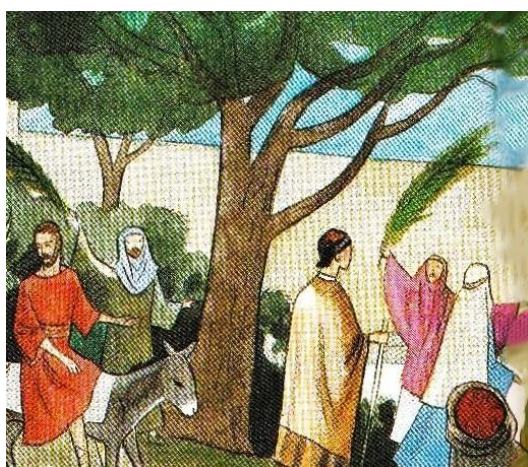
Joseph est vénéré en Orient à partir du IV^e siècle, mais il faut attendre Thérèse d'Avila pour que son culte se répande en Occident. En 1624, les Récollets célèbrent saint Joseph comme patron et protecteur spécial du Canada. (...) Pie IX, en 1870, le proclame patron de l'Eglise universelle et fixe sa fête au 19 mars. Patron des ouvriers, il est également fêté le 1^{er} mai, jour de la fête du travail, suite à une décision de Pie XII. Jean XXIII le fait ajouter à la liste des saints invoqués au Canon de la messe avant la consécration.

Jacques Gauthier – *Les Saints, ces fous admirables* – Novalis – Béatitudes

Photo: Jacques Gauthier, dans les stalles de la collégiale Ste-Waudru, en septembre 1998

Dimanche 24 mars - Rameaux et Passion du Seigneur

Marc 11, 1-10 ou **Jean 12, 12-16** (Procession) / **Marc 14, 1 à 15, 47** (Passion-Messe)



Jésus arrive aux portes de Jérusalem, à proximité de deux villages nommés Bethphagé et Béthanie. L'Évangile, en précisant également qu'il est près du mont des Oliviers, nous place dans un espace légèrement incertain: on est près, on est dans les parages. Là, Jésus fait halte pour donner mission à deux disciples; mission bien énigmatique. Nous avons beau être familiers de cette scène des Rameaux, ce passage nous étonne toujours. Pourquoi ce temps d'arrêt si proche du but? Pourquoi et comment cet ânon dont Jésus connaît la situation? Tout cela nous dit certainement quelque chose de Jésus lui-

même et de ce qu'il est en train d'accomplir.

Le petit âne semble faire partie d'un équipement qui va modifier son entrée à Jérusalem. Il envoie deux disciples. «Disciples»: ce qu'il leur demande ferait donc partie de son enseignement? Et que leur demande-t-il? «Allez au village qui est en face de vous.» Il **5**

aurait pu dire: «Allez à Bethphagé» ou «Allez à Béthanie». Nous ne saurons pas de quel village il s'agit. C'est un village quelconque qui ne représente rien de particulier. On sait seulement qu'il se situe en face d'eux tandis qu'ils marchent.

Ils vont trouver «dès l'entrée» dans le village, «un petit âne attaché que personne n'a encore monté», un petit animal demeuré jusqu'ici sans usage, tout neuf, sans aucune capacité particulière; seul le caractérise le fait d'être attaché. Il a donc un propriétaire. Cette bête de somme va être retirée à ses maîtres et à l'usage commun pour un usage imprévu: «Le Seigneur en a besoin.» Face au questionnement prévisible des témoins de cet «emprunt», Jésus n'a que cette seule réponse. Elle est d'autant plus surprenante qu'à aucun moment de l'Évangile de Marc, Jésus ne se nomme «le Seigneur». Nous sommes toutefois fondés à penser que c'est bien de lui qu'il s'agit puisqu'il ajoute: «Il vous le renverra aussitôt.» Jésus ne se place donc pas ici dans la position du Fils de l'homme, habituelle dans l'Évangile, mais dans celle du Seigneur. Le Seigneur, c'est celui qui commande, dont le désir de toute façon s'accomplira et produira ses effets.

Voici autant d'indices énigmatiques qui laissent bien des questions sans réponse. Que voit Jésus, approchant de Jérusalem, quand il commande cette action? Et quelle est donc la portée de l'enseignement qu'il donne ainsi aux disciples? De fait, tout se déroule selon ce qu'il a dit: l'âne est tout près de la porte et dans la rue, c'est-à-dire dans l'espace public, comme à sa disposition. Nous reconnaissons ici le monde du «Fils bien-aimé»: ce monde où le Fils sait qu'il va trouver sur sa route ce qui est nécessaire à son œuvre.

Il se passe ensuite exactement ce que Jésus avait prévu. On a questionné les disciples, ils ont répondu ce qu'ils devaient répondre et ils amènent l'âne. Les disciples et l'entourage ont part à l'équipement de Jésus avec les manteaux étendus sur l'ânon et sur la route, et avec les feuillages. Parures des hommes et de la nature pour le chemin du «Seigneur»! L'âne porte Jésus. C'est à son pas qu'il entre dans la ville. Cela évoque d'autres passages de l'Évangile, et ceux que nous avons lus au temps de l'Avent, où Jean appelait Jésus «l'Agneau de Dieu»: il semble bien qu'une part de la vérité de Jésus, de sa singularité au milieu des hommes ne puisse s'entrevoir qu'en faisant le rapprochement avec un petit animal: ânon ou agneau.

L'Évangile nous dit que l'on crie. Ce ne sont ni des cris inarticulés, ni des discours, c'est une sorte de louange. «Hosanna!» signifie «Sauve donc!» Les gens présents établissent une relation entre ce qu'ils voient et leur salut. Cette louange dit bien que ce qui se passe ici touche à une vérité cachée ailleurs, dans les cieux. De même qu'avec l'évocation du roi bien-aimé, David, elle salue quelque chose d'ancien qui fait irruption dans l'événement présent. L'entrée de Jésus à Jérusalem, monté sur l'âne, n'a pourtant rien à voir avec des circonstances précises du règne de David. L'étonnant est donc que la foule reconnaisse là quelque chose du roi de jadis, ce roi «selon le cœur de Dieu», comme dit l'Écriture. Autre sujet d'étonnement: celui qui rappelle le règne de David, le père, est monté sur un ânon, situé du côté de l'enfant. Il rappelle le père et en même temps il a à voir avec l'enfant: sa monture est habillée, non de broderie royale, mais des vêtements de ceux qui le suivent. Nous sommes réellement devant une grande figure du Nouveau Testament, que nous avons bien du mal à expliquer dans les détails tant elle nous dépasse. Elle nous conduit de manière insoupçonnée, imprévisible, vers une vérité dernière de notre vie, de notre condition, que nous ne pouvons pas connaître par l'intelligence et le raisonnement mais que, dans la foi, nous pouvons entendre et percevoir.

Lundi 25 mars

Jean 12, 1-11



non par souci des pauvres, mais parce que c'était un voleur : comme il tenait la bourse commune, il prenait ce que l'on y mettait. Jésus lui dit : « Laisse-la observer cet usage en vue du jour de mon ensevelissement ! Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. » Or, une grande foule de Juifs apprit que Jésus était là, et ils arrivèrent, non seulement à cause de Jésus, mais aussi pour voir ce Lazare qu'il avait réveillé d'entre les morts. Les grands prêtres décidèrent alors de tuer aussi Lazare*, parce que beaucoup de Juifs, à cause de lui, s'en allaient, et croyaient en Jésus.

Six jours avant la Pâque, Jésus vint à Béthanie où habitait Lazare, qu'il avait réveillé d'entre les morts. On donna un repas en l'honneur de Jésus. Marthe faisait le service, Lazare était parmi les convives avec Jésus.

Or, Marie avait pris une livre d'un parfum très pur et de très grande valeur ; elle répandit le parfum sur les pieds de Jésus, qu'elle essuya avec ses cheveux ; la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Judas Iscariote, l'un de ses disciples, celui qui allait le livrer, dit alors : « Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum pour trois cents pièces d'argent, que l'on aurait données à des pauvres ? » Il parla ainsi,

Il y a réception chez Lazare et donc une ambiance de joie, mais assombrie par des pensées de mort. Dans cinq jours, Jésus va mourir.

Poussée par le pressentiment de ceux qui aiment, Marie de Béthanie fait un geste qui surprend tout le monde. Elle verse sur les pieds de Jésus un parfum d'un si grand prix que Judas proteste, à juste titre semble-t-il : on aurait pu vendre ce parfum et donner l'argent aux pauvres.

La réaction de Jésus peut être mal interprétée : « Elle a fait ce geste en pensant à ma mort. Vous aurez toujours des pauvres à aider, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. »

Jésus ne pense ni à la fatalité de la pauvreté, ni à la priorité du culte sur l'entraide. C'est purement une question de circonstance : il faut toujours s'occuper des pauvres, mais **7**

en ce moment, Marie a raison de s'occuper de moi, car je vais mourir.

L'amour dicte des gestes fous. L'onction de Béthanie symbolise le prix si précieux de Jésus et de sa mort.

Le lundi saint, cette onction de vénération et d'amour nous prépare aux jours qui viennent. Notre amour est l'onction par laquelle nous vénérerons ce corps qui fut tant meurtri pour nous. (1)

Mardi 26 mars Jean 13, 21-33.36-38

AL'HEURE où Jésus passait de ce monde à son Père, au cours du repas qu'il prenait avec ses disciples, il fut bouleversé au plus profond de lui-même, et il attesta : « Amen, amen, je vous le dis : l'un de vous me livrera. » Les disciples se regardaient les uns les autres, sans parvenir à comprendre de qui Jésus parlait. Comme il y avait à table, tout contre Jésus, l'un de ses disciples, celui que Jésus aimait, Simon-Pierre lui fait signe de demander à Jésus de qui il veut parler. Le disciple se penche donc sur la poitrine de Jésus et lui dit : « Seigneur, qui est-ce ? » Jésus lui répond : « C'est celui à qui j'offrirai la bouchée que je vais tremper dans le plat. » Il trempe la bouchée, et la donne à Judas, fils de Simon l'Iscaïote. Et, quand Judas eut pris la bouchée, Satan entra en lui. Jésus lui dit alors : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Mais aucun des convives ne comprit le sens de cette parole. Comme Judas tenait la bourse commune, certains pensèrent que Jésus voulait lui dire d'acheter ce qu'il fallait pour la fête, ou de donner quelque chose aux pauvres. Quand Judas eut pris la bouchée, il sortit aussitôt ; il faisait nuit.

Quand il fut sorti, Jésus déclara : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu en retour lui donnera sa propre gloire ; et il la lui donnera bientôt.

Mes petits enfants, je suis encore avec vous, mais pour peu de temps, et vous me chercherez. J'ai dit aux Juifs : « Là où je m'en vais, vous ne pouvez pas y aller. » Je vous le dis maintenant à vous aussi. »

Simon-Pierre lui dit : « Seigneur, où vas-tu ? » Jésus lui répondit : « Là où je m'en vais, tu ne peux pas me suivre pour l'instant ; tu me suivras plus tard. » Pierre lui dit : « Seigneur, pourquoi ne puis-je pas te suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour toi ! » Jésus répliqua : « Tu donneras ta vie pour moi ? Amen, amen, je te le dis : le coq ne chantera pas avant que tu m'aies renié trois fois. »

Le chapitre 13 ouvre le long moment des confidences de Jésus pendant le repas de la Cène. Ces cinq chapitres, de 13 à 17, nous font entrer dans l'intimité de la communauté de Jésus, les Douze choisis. À ces hommes rudes, plus âgés que lui, Jésus dit : « Mes petits enfants. »

Mais son affection reste très lucide, il a vu leurs défauts et il en a souffert. Si des intimes nous font parfois souffrir, pensons à ce groupe insolite: Jésus et ses Douze.

À cette heure suprême, il est bouleversé: « L'un de vous va me trahir! » Et un autre va le renier. Mais il y a entre ces deux drames de l'amitié une telle différence que c'est à méditer longuement.

Judas a plongé dans la nuit et il n'a pu refaire surface. Il a désespéré, il est la terrible image du désespoir: tout est fini pour moi.

Pierre mesurera aussi sa faute, mais il va rester dans l'amour. Il était sûr d'être encore aimé et de pouvoir encore aimer. C'est cet « encore » qui permet de ne pas sombrer dans le désespoir, comme le chante le plus beau cantique du carême: « Point de nuit sans espoir. Rien n'est fini pour Dieu. »

Quand nous pensons que Dieu ne peut pas nous pardonner, nous devenons Judas. Alors que nous pouvons toujours devenir Pierre et entendre la parole qui nous fera revivre: « M'aimes-tu? » C'est cela qui compte: « M'aimes-tu? » (1)

En ce temps-là, l'un des Douze, nommé Judas Iscariote, se rendit chez les grands prêtres et leur dit : « Que voulez-vous me donner, si je vous le livre ? » Ils lui remirent trente pièces d'argent. Et depuis, Judas cherchait une occasion favorable pour le livrer.

Le premier jour de la fête des pains sans levain, les disciples s'approchèrent et dirent à Jésus : « Où veux-tu que nous te fassions les préparatifs pour manger la Pâque ? » Il leur dit : « Allez à la ville, chez untel, et dites-lui : "Le Maître te fait dire : Mon temps est proche ; c'est chez toi que je veux célébrer la Pâque avec mes disciples." » Les disciples firent ce que Jésus leur avait prescrit et ils préparèrent la Pâque.

Le soir venu, Jésus se trouvait à table avec les Douze. Pendant le repas, il déclara : « Amen, je vous le dis : l'un de vous va me livrer. » Profondément attristés, ils se mirent à lui demander, chacun son tour : « Serait-ce moi, Seigneur ? » Prenant la parole, il dit : « Celui qui s'est servi au plat en même temps que moi, celui-là va me livrer. Le Fils de l'homme s'en va, comme il est écrit à son sujet ; mais malheureux celui par qui le Fils de l'homme est livré ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne soit pas né, cet homme-là ! » Judas, celui qui le livrait, prit la parole : « Rabbi, serait-ce moi ? » Jésus lui répond : « C'est toi-même qui l'as dit ! »

L'importance que l'évangile de ces jours donne à Judas est un appel à méditer sur une trahison si surprenante.

On a dit que Judas faisait partie du drame de la passion comme acteur malchanceux – il fallait un traître ! Hypothèse horrible, indigne de Dieu, qui aime tous ses fils, et Judas est l'un d'eux.

Mais alors que signifie : « Le Fils de l'homme s'en va selon ce qui est écrit » ? Il s'agirait donc d'un programme où Judas avait son rôle ?

On se heurte au problème difficile de l'articulation entre la volonté de Dieu exprimée dans l'Écriture (« Ce qui est écrit ») et la décision d'un homme qui doit rester libre, sinon il n'est plus un homme. Chacune de ces données est indiscutable, mais nous ne voyons pas comment la décision de Judas est restée libre à l'intérieur de la volonté de Dieu.

Nous savons que ce fut une des plus terribles fautes qu'un homme puisse commettre : « Il eût mieux valu, dit Jésus, que cet homme ne fut pas né ! »

Avec beaucoup, j'ai longtemps tiré de cette exclamation que Judas était damné. Mais cela regarde Dieu, pas nous ; nous ne pouvons jamais mesurer le pardon de Dieu.

Sur quoi faut-il donc méditer ? Sur les chemins qui conduisent à de tels abîmes. Judas me remet toujours devant la dangereuse merveille que le Créateur nous offre : notre liberté.

Ce qu'il y a de plus fondamental dans la formation d'un jeune, c'est son éducation à la liberté : toute ta vie tu seras devant des choix qui finalement te mèneront très loin. Accepter la jalousie, les colères, les rancœurs, le goût de l'argent et surtout l'orgueil peut faire de nous un Judas. (1) **9**

Il suffit de contempler Jésus lavant les pieds de ses disciples pour être bouleversé par son humilité d'amour et avoir envie de l'imiter. Mais les exégètes nous aident à voir plus profondément pourquoi saint Jean commence son récit de la Passion par cet épisode.

Nous sommes tentés d'aller tout de suite à la recommandation finale parce qu'il est question d'agir: «*Je vous ai donné l'exemple pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous.*» Pourtant le bon cheminement c'est de méditer d'abord ce que Jésus dit à Pierre: «*Si je ne te lavais pas, tu n'aurais pas de part avec moi.*»



«Laver» a évidemment un sens matériel mais aussi le sens spirituel, symbolique, d'une purification plus secrète et totale. C'est ce qu'on dira du baptême qui nous «*donne part avec le Christ*» en nous plongeant dans sa mort et sa résurrection: «*Celui qui s'est baigné est entièrement pur.*»

Ne voyant que le geste, Pierre proteste: «*Me laver les pieds? Non!*» Comme il s'était rebellé quand Jésus avait parlé de mourir: «*Toi, mourir? Non!*» Sans réagir aussi violemment, nous avons, nous aussi, des «non». Nos écartons ce qui nous gêne dans les gestes et les paroles de Jésus, ou bien nous ne les creusons pas assez.

Ici, «*prendre part*» doit nous aider à comprendre le lavement des pieds comme signe. Jésus nous demande d'entrer avec lui dans toute la pureté de son amour. Un amour si vrai, si puissant, qu'il a sauvé le monde. Il faut, pour cela, descendre jusqu'au plus humble service. L'orgueil empoisonne l'amour, l'humilité sauve l'amour. Mais quelle humilité?

Jean nous avertit: «*Jésus, qui avait aimé les siens, les aime à l'extrême.*» Si l'on ne voit pas bien cet extrême, on prendra le lavement des pieds pour un simple geste d'humilité un peu spectaculaire. Non, l'extrême commence ici: le Seigneur de gloire («*Le Père a tout remis entre ses mains, il vient de Dieu et retourne à Dieu*») commence un «service» qui va le conduire à la mort. Un mystère d'abaissement autant que de souffrance «*On se moquera de lui, on crachera sur lui!*» (Mc 10, 34). Dès le premier pas vers cette Passion le service est lié à l'humiliation. C'est nous dire que non seulement servir ne ternit aucune gloire, mais que seul

10 le service humble va à l'extrême de l'amour.

Avant la fête de la Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aime jusqu'au bout.

Au cours du repas, alors que le diable a déjà mis dans le cœur de Judas, fils de Simon l'Ischariote, l'intention de le livrer, Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est sorti de Dieu et qu'il s'en va vers Dieu, se lève de table, dépose son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture; puis il verse de l'eau dans un bassin. Alors il se mit à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture. Il arrive donc à Simon-Pierre, qui lui dit: «C'est toi, Seigneur, qui me laves les pieds?» Jésus lui répondit: «Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant; plus tard tu comprendras.» Pierre lui dit: «Tu ne me laveras pas les pieds; non, jamais!» Jésus lui répondit: «Si je ne te lave pas, tu n'auras pas de part avec moi.» Simon-Pierre lui dit: «Alors, Seigneur, pas seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête!» Jésus lui dit: «Quand on vient de prendre un bain, on n'a pas besoin de se laver, sinon les pieds: on est pur tout entier. Vous-mêmes, vous êtes purs, mais non pas tous.» Il savait bien qui allait le livrer; et c'est pourquoi il disait: «Vous n'êtes pas tous purs.» Quand il leur eut lavé les pieds, il reprit son vêtement, se remit à table et leur dit: «Comprenez-vous ce que je viens de faire pour vous? Vous m'appellez "Maître" et "Seigneur", et vous avez raison, car vraiment je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous.»

Leçon difficile. Ce qu'on pouvait prendre pour un geste assez imitable est en réalité l'acte d'un amour qui s'incarne dans un service sans limites. Le lavement des pieds engage une logique du don de soi poussée par le Christ jusqu'aux pires souffrances et à la mort. Si nous ne demandons pas d'avoir «part au Christ» pour qu'il nous lave de tout orgueil et nous communique sa force d'aimer, nous rendrons volontiers de menus services, mais nous n'entrerons pas dans une vie de service.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Nous pouvons maintenant relire les derniers mots de ce texte en mesurant tout leur poids: «*Je vous ai donné l'exemple.*» Voyant jusqu'où Jésus est allé, nous savons où nous devons aller avec lui. Le geste inaugural de la Passion symbolise un amour qui doit nous jeter en pensée aux pieds de nos frères et nous pousser aux actes concrets, aux engagements coûteux. «*Je vous ai donné l'exemple*» part du lavement des pieds, mais montre déjà la croix. (2)

(1) **L'évangile du jour** - 324 méditations (Bayard/Centurion)

(2) **Un rendez-vous d'amour** (Centurion)

Vendredi 29 mars - Chemin de Croix - Jean 18, 1 à 1, 42



Qui donc est Dieu pour nous aimer ainsi?

Oui, seul est Dieu celui qui s'agenouille devant sa créature, celui qui a des entrailles de mère pour les hommes, ses enfants.

Voilà qui est Dieu, *pour nous aimer ainsi.*

Ce Dieu dont la seule force est l'amour. Ce Dieu qui est Amour.

Dieu n'a pas inventé la bêtise et la haine dans le cœur de l'homme.

Il est le tout premier à souffrir et à mourir avec nous.

Non, Dieu n'a pas inventé l'horrible guerre qui fait tant et tant de victimes. Il n'a pas inventé la torture qui s'acharne sur l'innocent. Il n'a pas inventé la violence du violent et du voleur.

Il souffre avec la femme violée, avec la fille torturée, avec l'enfant terrorisé, avec l'amour prostitué.

Il est le Dieu-avec-nous.

Dans son fils Jésus, il est l'*icône de la souffrance humaine.*

Dans son chemin de croix, il est, telle la *caravane de la faiblesse humaine*, sur son chemin d'exode.

Et, si le *spectre de la faiblesse humaine* l'effraie pour l'homme, si la *monstruosité de la faiblesse humaine* le fait pleurer – «Ô mon peuple!» –, jamais il ne se détournera de l'homme faible, victime ou bourreau, jamais il ne lui tournera le dos.

C'est que la faiblesse de l'homme, voyez-vous, est aussi un chemin pour Dieu.

Michel Bichelberger – *Magnificat* (Semaine sainte 2003) **11**



Dimanche 31 mars - Pâques - Jean 20, 1-9

La Résurrection, éveil et illumination

Les récits évangéliques de la Résurrection nous disent que le corps du Christ n'est pas à embaumer, mais à partager. Que le tombeau vide n'est pas un lieu de pèlerinage, mais qu'il dessine l'espace d'une parole à dire pour l'espérance. Que rien de la mort n'a retenu Jésus, mais que le Ressuscité est insaisissable et qu'on ne peut le rencontrer que parmi les frères. Que la Résurrection est victoire sur la mort, mais aussi victoire sur la non-foi des disciples. En ce sens, leur foi et la nôtre font partie de la Résurrection. Elles l'attestent et lui donnent forme et force dans le temps.

Au printemps, lorsque tout va bien, il est facile de parler de la Résurrection. Mais si l'on accepte de se tenir auprès de jeunes tétraplégiques, de personnes handicapées mentales profondes, de jeunes mères mourant d'un cancer, des massacrés – et des massacreurs, hélas! –, de celles et ceux qui n'ont connu au long de leur vie que la poisse, la misère et la souffrance, alors beaucoup de paroles sur la Résurrection deviennent insupportables, et leur inconsciente légèreté écrase. On ne peut plus écouter les magiciens des signes de résurrection, dont la théologie est celle de la philosophie du beau temps après la pluie, du retour du printemps après l'hiver, de la santé après la grippe...

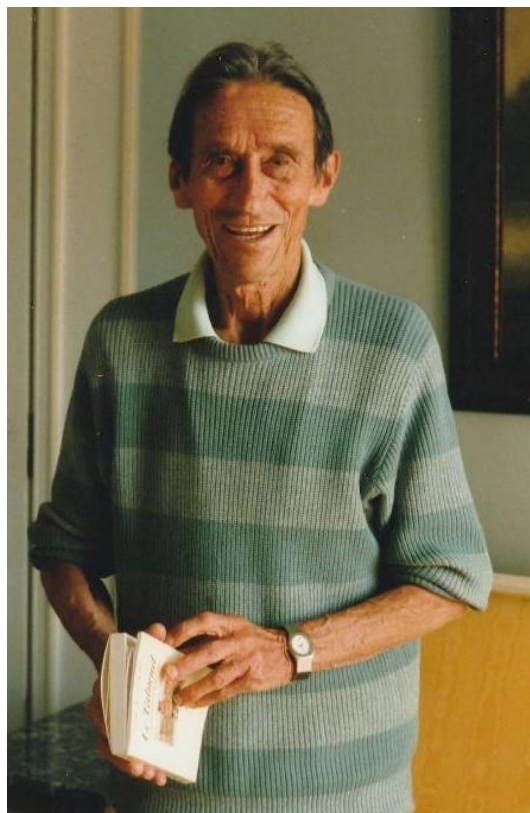
Les discours qui vont répétant que *«Dieu veut des hommes debout»*, alors qu'on est terrassé par la misère, la souffrance et le malheur sont comme ceux des amis de Job. Saint Hilaire de Poitiers pensait *«qu'il n'était pas digne de la grandeur de Dieu d'avoir introduit l'homme dans cette vie où il participe à l'intelligence et à la sagesse pour qu'elle défaille et qu'il meure à jamais»*. Et déjà l'homme des Psaumes espérait que *«Dieu rachèterait sa vie au pouvoir des enfers et le prendrait avec lui»*, alors que, sans illusions, il savait que l'homme ne pouvait vivre indéfiniment et que le sage périrait comme l'imbécile et la brute (Ps 49, 8-9, 16).

Oui, la Résurrection ouvre l'horizon de la plénitude pour celles et ceux qui ont connu la grâce des instants merveilleux de l'existence, des amours dont on voudrait qu'ils durent toujours, de la beauté que l'effacement du temps rend si émouvante et fragile. Mais la Résurrection est plus encore espérance pour celles et ceux qui ont vécu leur vie dans la misère, dans la détresse et la tristesse; pour celles et ceux qui n'ont même pas eu l'espace du temps ou les capacités de vivre. *«S'il n'y a pas de résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité, et si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vide et vide aussi notre foi»* (1 Corinthiens 15, 13-14).

Aux lieux de la détresse, on est résolument compagnon de ce Thomas qui semble avoir tant de mal de croire à la Résurrection, mais qui veut surtout vérifier que le Ressuscité n'a pas laissé la misère en l'état sur l'autre rive, la sienne, la nôtre. Comme un mauvais souvenir, un mauvais moment à passer. Pour espérer contre toute espérance (Romains 4, 18), il faut avoir compris la profondeur du désespoir des disciples d'Emmaüs. Même les ressources insoupçonnées que certains trouvent au fond d'eux-mêmes ou dans le regard des autres pour **12** survivre et surmonter des malheurs sans nom, ne sont pas de signes de la Résurrection.

Toutes ces manières de voir ne sont qu'une façon d'arraisonner la foi en «*culturellement correct*» qui ne veut plus entendre parler d'au-delà de la mort. «*L'éternité est dans l'instant.*» Tu parles! Faudra-t-il enlever, à ceux et à celles qui n'ont rien que leurs yeux pour pleurer, à celles et ceux pour qui chaque jour et chaque heure sont une immense peine à vivre, la dernière espérance d'une Vie en Dieu?

Sensibles aux doutes et à la critique contemporaine - et comment y serait-on insensible? -, on a peur aujourd'hui d'évoquer un au-delà de la mort, parce qu'il répondrait



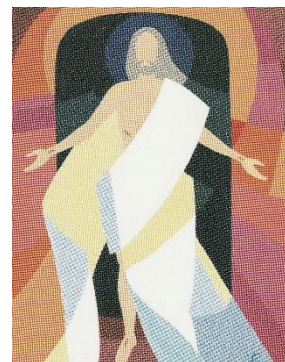
trop bien à un désir d'éternité, ou parce que la vie éternelle démobiliserait de l'engagement dans la vie de ce temps en la dévaluant. On comprend que celles et ceux qui pensent que la mort borne immédiatement la vie n'en veuillent pas perdre un instant: s'efforçant d'être fraternels, ils s'insurgent contre l'injustice et luttent contre le malheur du monde. Mais en croyant que la vie éternelle donne toute sa gravité – poids et importance – à la vie humaine qu'elle accomplit, les chrétiens en portent aussi le souci.

L'espérance de la Résurrection engage. Elle nous engage à cultiver la vie, à résister à tout ce qui amoindrit l'humanité de l'homme. Tout ce que nous donnons de nos vies dans l'amour, le service gratuit des autres, la beauté, la recherche de la vérité, la lutte pour la liberté, le combat pour la justice, l'humble et silencieuse compassion, tout cela est récapitulé en Dieu dans la Résurrection du Christ. «*Tout ce qui n'est pas donné est perdu*», dit un adage de l'Inde, sans cesse repris par le

jésuite Pierre Ceyrac  qui y vivait.

Mais il faut dire, aussi, que si la Résurrection est engagée dans l'histoire, elle n'est pas une réalité de ce monde. Ce n'est pas le fruit du progrès, ni sa condition d'ailleurs. Ceux qui ont cru le contraire et qui ont prétendu connaître le secret de la fin des temps ont voulu plier la marche de l'histoire à ce qu'ils imaginaient être le Royaume de Dieu. Au nom de ces visions totalisantes du cours des temps, ils ont été totalitaires et, pire, ils ont effacé le caractère scandaleux du mal et de la souffrance; ils les ont même justifiés, parfois, comme un mal nécessaire pour nous conduire au bonheur pour tous et pour toujours. La Résurrection fonde une espérance, mais c'est une réalité qu'on ne voit pas. C'est l'assurance que rien ne nous séparera de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ (Romains 8, 39). «*Il essuiera toute larme de nos yeux, il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien a disparu*» (Apocalypse 21, 4).

La Résurrection est Illumination (Jean 8, 12), éveil de l'homme à la vérité et à la vie. Mais elle n'est pas au bout d'un chemin d'ascèse comme dans le bouddhisme; elle est au départ, comme ce qui éclaire l'existence d'un jour nouveau. «*Éveille-toi, ô toi qui dors, lève-toi d'entre les morts et le Christ t'illuminera*» (Ephésiens 5, 14; cf 2 Corinthiens 4, 4). Le Christ, mort, est ressuscité, et nous marchons à sa suite dans la Voie évangélique de la simplicité, du partage, du renoncement au toujours plus avoir, de la joie pure (Ephésiens 5, 9).



Si l'évangile de la nuit de Pâques varie avec les années liturgiques A, B et C, celui de la messe du jour ne varie pas. Et c'est heureux. Car il nous est ainsi donné de reprendre notre marche vers le tombeau vide avec Marie-Madeleine, avec Pierre, avec le disciple bien-aimé. Nous avons besoin des trois. Passons quelques instants auprès de chacun d'eux.

Marie de Magdala, il fait bien sombre encore dans ton cœur tandis que tu viens au tombeau et que tu en repars en courant. Arrête-toi. Reste là. Le Seigneur va bientôt t'appeler. Partage avec nous ton affection pour Jésus, et apprends-nous à nous arrêter.

Pierre, merci de ta circonspection. Tu ne te précipites pas, tu prends le temps de tout observer: chaque chose est bien à sa place. Et tu ne dis rien. Il t'en a coûté de parler trop vite à la table de la Cène que commence à germer les paroles! Plus tard, tu parleras. C'est dans ce silence que commencent à germer les paroles que tu diras à Corneille, prémices des nations dans la première lecture de ce jour. Et maintenant encore, c'est sur le roc de ta foi que la nôtre s'appuie. C'est de ton témoignage que le nôtre s'inspire.



Et toi, le disciple que Jésus aimait, tu laisses Pierre passer le premier. Nous saurons ainsi que la vivacité de ton regard et la spontanéité de ta foi ne sont pas le fruit d'une illusion. Tu as vu et tu as cru. Mais qu'as-tu vu? Un tombeau vide. Tu as vu qu'il n'y avait plus rien à voir du côté de la mort. Tu as cru dans le Vivant. Tu as compris que l'Amour a vaincu la mort. Qu'à ta prière, le Seigneur rajeunisse notre foi pour que, à ton exemple, ce ne soit pas dans les tombeaux que nous te cherchions mais bien dans la vie où ton amour nous accompagne.

Oui, Marie, Simon-Pierre et toi, «l'autre disciple», c'est avec vous que nous rendons grâce au Seigneur dont l'amour est éternel, dont le bras est si fort qu'il a brisé l'œuvre de la mort. C'est à votre suite que nous ferons connaître les merveilles qu'il ne cesse de poser devant nos yeux. Merveilles de la Résurrection! Père Roger Varro – *Fêtes et Saisons* - N° 542

«Le premier jour de la semaine», alors qu'il faisait encore sombre, Marie de Magdala, puis Pierre et le disciple bien-aimé, se rendent au tombeau. Leur témoignage fonde la foi chrétienne celui qui gisait, mort, au tombeau, n'y est plus

Les deux récits du matin de Pâques (Jn 20, 1-10; Jn 20, 11-18) sont étroitement imbriqués. Tout d'abord, Marie de Magdala se rend au tombeau, de bonne heure. Constatant **14** que la pierre tombale a été déplacée et s'imaginant que le corps de Jésus a été enlevé par

des mains malveillantes, elle va aussitôt prévenir les deux disciples (Jn 20, 1-2). Deux d'entre eux, à savoir Pierre et le disciple bien-aimé, courent sur les lieux et, à la différence de Marie, ils entrent dans le tombeau, à tour de rôle (Jn 20, 3-8). Le premier, Pierre, observe attentivement les objets mortuaires laissés au tombeau, mais le texte ne dit pas qu'il ait cru (Jn 20, 6-7). En revanche, le disciple bien-aimé fait immédiatement le lien entre l'absence du corps de Jésus et la vivante présence du Ressuscité: «Il vit et il crut» (Jn 20, 8). Le départ précipité des disciples (Jn 20, 10) laisse Marie de Magda seule auprès du tombeau: ainsi commence la deuxième scène du matin de Pâques (Jn 20,11-18).

Marie, premier témoin, premier apôtre

Bouleversée par la mort de Jésus et la disparition de son corps, Marie est tout entière absorbée par son chagrin et ne cesse de pleurer (ne dit-on pas encore: «pleurer comme une Madeleine»?). La manifestation de deux anges l'oblige à un premier «retournement» (Jn 20, 12): détachant ses yeux du tombeau, elle se trouve en présence d'un homme qu'elle prend pour le jardinier, avant que l'évocation de son nom «Marie», ne lui arrache une réponse passionnée: «Rabbouni!» - ce qui veut dire: «Maître» (Jn 20, 16). Opérant ainsi un deuxième «retournement» sur elle-même, Marie vient de reconnaître Jésus... Mais, au moment où elle voudrait mettre la main sur lui et, en quelque sorte, le garder à sa disposition, le Ressuscité l'invite à un nouveau déplacement: «Ne me touche pas!» (le fameux *Noli me tangere* de la tradition latine). Lui-même s'apprête à monter vers le Père: désormais, il ne sera plus physiquement présent à notre monde. Mais ce départ n'est pas un abandon : du même coup, Jésus révèle à Marie de Magdala que son Dieu est aussi notre Dieu, son Père également notre Père (Jn 20, 17).

Ainsi, le récit johannique du matin de Pâques ouvre sur la révélation de la condition filiale offerte aux disciples, du fait même de la résurrection de Jésus notre frère. La promesse, énoncée dès le prologue du quatrième évangile (Jn 1, 12-13), se trouve accomplie. Marie de Magdala, la première qui ait rencontré le Ressuscité, devient de ce fait la messagère qualifiée du message pascal: *apostola apostolorum*, c'est-à-dire l'apôtre (au féminin) des Apôtres eux-mêmes (Jn 20, 18).

L'Eglise naît du témoignage d'une femme explorée: telle est aussi la Bonne Nouvelle du récit pascal de Jean.

Yves-Marie Blanchard – *Biblia* - N° 37

Pâques (3)

Bible et liturgie

Pâque juive et Pâque chrétienne

Le même mot «Pâque» désigne la plus grande fête des Juifs et la plus grande fête des chrétiens. Les deux fêtes (la juive et la chrétienne) se célèbrent à la même époque de l'année: au moment de la nouvelle lune qui suit l'équinoxe de printemps. S'agit-il donc de la même fête?

La Passion et les événements qui la préparent immédiatement se sont déroulés au cours de la semaine où les Juifs célébraient la Pâque. Cette fête, en effet, durait sept jours (Ex **12, 15; 34, 18; Lv 23, 58; Nb 28, 16-25; Dt 16, 1-8**).

Jésus vient à Béthanie «six jours avant la «Pâque» (Jn **12, 1**). Le lendemain, il entre à Jérusalem accompagné par «une foule considérable qui était venue pour la fête» (Jn **12, 12**). L'évangéliste Jean remarque que, lorsqu'on conduisit Jésus chez Pilate, ses accusateurs n'entrèrent pas dans le prétoire «pour ne pas se souiller et pouvoir ainsi manger l'agneau **15**

pascal» (18, 28). Au soir de la résurrection, les pèlerins d'Emmaüs quittent Jérusalem: la semaine de la Pâque juive est terminée.

Il y a donc coïncidence entre la fête juive et les événements qui fondent le christianisme: la mort et la résurrection de Jésus.

Mais il y a beaucoup plus qu'une simple identité de date. L'Évangile appelle Jésus «l'agneau de Dieu». Dans le récit de la Passion, Jean note que les soldats ne brisèrent pas les jambes de Jésus et il commente en remarquant que la loi juive demandait qu'on ne brisât pas les os de l'agneau pascal. Paul, de son côté, dira aux Corinthiens (1 Co 5, 7): «Notre Pâque, le Christ, a été immolée». Pour les Apôtres, il est donc clair que Jésus est le véritable agneau pascal. Sa mort et sa résurrection sont la pleine réalisation de la Pâque.

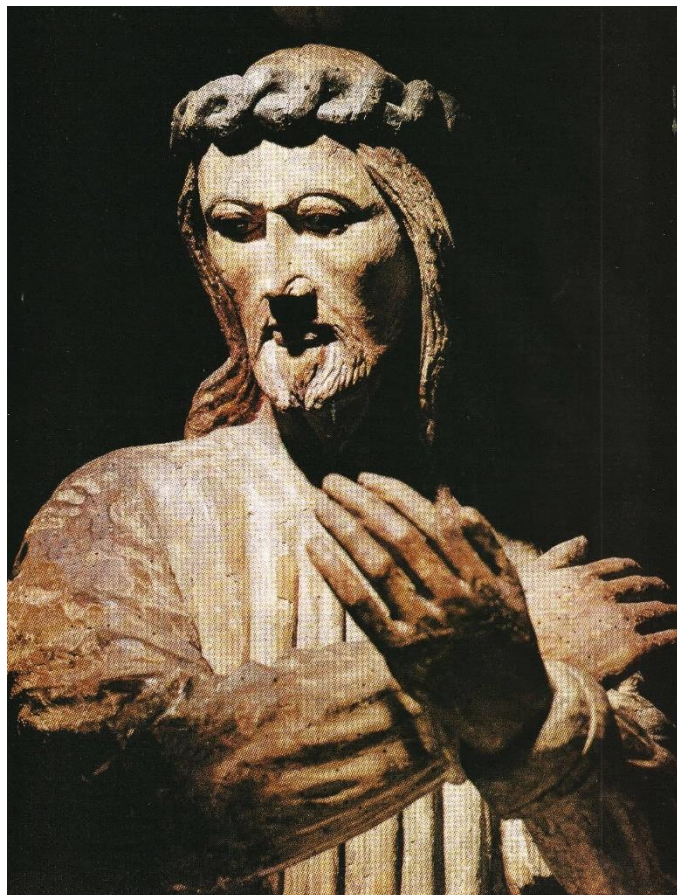
La Pâque juive célèbre une libération miraculeuse: Dieu a sauvé son peuple qui allait être massacré. La Pâque chrétienne est encore plus une libération: tous les hommes de tous les temps sont arrachés à la mort. La première Pâque a créé un peuple, le peuple juif, la Pâque nouvelle a suscité un peuple plus nombreux encore, qui rassemble fraternellement unis des hommes et des femmes de toute langue, nation et race: le peuple chrétien. La Pâque juive a sauvé les Juifs de la mort et ouvert le chemin de la Terre Promise; la Pâque chrétienne sauve les âmes et les corps de tous les hommes, elle est le chemin de la résurrection générale. La Pâque chrétienne épanouit la Pâque juive. Le même Dieu qui sauve est à l'œuvre lors de l'Exode d'Israël et lors de la mort et de la résurrection du Christ. Il sauve Israël, puis le monde entier. Ici et là, il est le Dieu qui donne la vie et qui la répand toujours plus largement, au moment où tout semble perdu.

Lorsque chaque année, les chrétiens célèbrent la fête de Pâque, ils sont si bien convaincus de cette continuité que **l'Exultet** qui inaugure la nuit de prière chante tout ensemble l'une et l'autre Pâque:

Voici la nuit où tu as tiré d'Égypte nos pères, les fils d'Israël, et leur as fait traverser la Mer Rouge... Voici la nuit qui a balayé les ténèbres du péché. Voici la nuit qui, aujourd'hui, dans le monde entier, associe à la sainteté ceux qui croient au Christ... Voici la nuit dans laquelle le Christ, ayant détruit les liens de la mort, est remonté victorieux des enfers.

Et c'est pourquoi la même acclamation joyeuse et triomphante scande les fêtes de la Pâque juive et de la Pâque chrétienne:
ALLELUIA!

La Bible et son message - N° 14



Secrétaire de rédaction: Jean-Pierre Brasseur, 113 Bd Albert-Élisabeth, 7000 Mons
Tél. 065/34.98.82

jpf.brasseur@gmail.com